



HAL
open science

**Le questionnement dans le dialogue : une étude de cas
princièrè, IADA 2009, The XII International Conference
on Dialogue Analysis, 15-18 Septembre 2009, Barcelone
(Espagne), Département de traduction et de Philologie,
Université Pompeu Fabra.**

Marie-Christine Pouder

► **To cite this version:**

Marie-Christine Pouder. Le questionnement dans le dialogue : une étude de cas princièrè, IADA 2009, The XII International Conference on Dialogue Analysis, 15-18 Septembre 2009, Barcelone (Espagne), Département de traduction et de Philologie, Université Pompeu Fabra.. Le questionnement dans le dialogue : une étude de cas princièrè., Sep 2009, Barcelone, Espagne. pp.13. hal-00403609v3

HAL Id: hal-00403609

<https://hal.science/hal-00403609v3>

Submitted on 16 Apr 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le questionnement dans le dialogue : une étude de cas « princière ».

IADA 2009, Polyphonie et Intertextualité dans le Dialogue, Université Pompeu Fabra, Barcelone.

Marie-Christine Poudet, CR1 – CNRS, Laboratoire MoDyCo, UMR 7114, Université de Paris Ouest Nanterre La Défense.

Résumé :

L'article se présente comme une introduction à une présentation interactive d'un ensemble de questions-réponses (2500 environ entre 1601 et 1610) extraites du Registre d'Hygiène tenu par J.Héroard, médecin attaché à la personne du Dauphin de France à partir de septembre 1601. Il détaille plus particulièrement les échanges questionnants entre le Dauphin et son médecin, et introduit à une lecture diachronique, pragmatique et psycholinguistique.

Jean Héroard, un auteur et ses genres :

Jean Héroard a juste cinquante ans à la naissance du Dauphin en 1601 ; c'est un homme de la Renaissance qui va accompagner le futur Louis XIII dans le monde baroque du début du XVII^{ème} siècle. De 1574 à 1589, il a fait office de vétérinaire, de chirurgien et de médecin ; il a été l'hippiatre du roi de France Charles IX qui lui a demandé d'écrire une *Hippostologie* qu'il a finalement publiée en 1599, après la mort de son commanditaire. Il s'agissait dans cette œuvre de détailler l'anatomie osseuse du cheval et de présenter les noms des différentes parties de son squelette en français d'après les termes grecs et latins.

A la mort d'Henri IV, Héroard devient Premier Médecin du roi ; en 1621 il est nommé « surintendant des bains et eaux minérales du Bourbonnais Auvergne et Forez », et en 1626, « Premier surintendant du jardin des

plantes médicinales ». Il décède lors du siège de La Rochelle, après vingt-huit années de service auprès de Louis XIII.

Héroard dédicace et offre au Dauphin, en janvier 1609, « *L'Institution du Prince* » qui sera traduite du français et publiée en latin en 1617. Sous forme de dialogues à l'antique dans le parc du château de Saint-Germain-en-Laye, l'auteur simule une conversation avec M^f de Souvré, le précepteur du Dauphin, qui prend officiellement sa charge la même année ; les cinq premiers chapitres se présentent sous la forme d'un ensemble de réponses faites par Héroard aux questions pressantes du futur précepteur (11 questions la première matinée, 5 la seconde, 17 la troisième, 5 la quatrième et une seule la cinquième) ; lors de la sixième matinée le médecin prononce une véritable conférence sur le mode de bon gouvernement du Prince.

Jean Héroard a donc écrit en témoignage de sa charge « *Un journal de l'hygiène du Prince, journal de la vie active du roi Louis. Exactement décrit depuis le premier janvier 1605 jusqu'au XXV janvier 1628* » (manuscrits à la B.N). Des extraits des manuscrits originaux ont été édités en 1868 par E. de Barthélemy et E.Soulié à Paris, aux éditions Firmin-Didot, reprenant environ 6 % de l'original. Nous nous appuyons sur le premier tome de l'édition moderne « presque intégrale » dirigée par M.Foisil chez Fayard en 1989 (années 1601-1610) pour établir un corpus de travail collectant des noyaux interactifs comportant des interrogations directes et indirectes dans le texte du registre.

Le registre d'hygiène :

Le 21 septembre 1601 M. Jehan Héroard est chargé par le Roi de France Henry IV de servir le Dauphin, qui n'est pas encore né. Il commence la rédaction d'un registre qu'il va enrichir au jour le jour, vingt-huit ans durant. Son but est, dit-il, de « *s'acquitter dignement du soin de la nourriture du Prince ... de consigner des observations pour établir un solide jugement a l'advenir aux altérations et changements ausquels dès la*

naissance la nature assujettit tous les hommes...et prendre instruction et fondement pour conduire a bonne fin la charge de la santé du Prince..... ».

Partiellement héritier en genre du Regimen Sanitatis, le registre d'hygiène consiste en une recension soigneuse des flux de ce qui transite journallement dans le corps princier ; en continuité avec les intérêts de la médecine du moyen-âge, l'auteur note les heures d'endormissement et de réveil, les différentes sécrétions de l'enfant ainsi que le nombre de bouchées des aliments qu'il absorbe. Il consigne habituellement sa température, son humeur au réveil et dans la journée, la vitesse des pulsations de son pouls au réveil et à l'endormissement.

Les exemples suivants illustrent deux jours ordinaires de la vie du Dauphin. (10 septembre 1605) Les notes sont prises par un remplaçant du médecin ordinaire, Mr. Guérin.

Le Xme Sapmedy. Esveillé a sept heures après minuict, doucement. Pissé. Fai caca au bassin. Levé ; bon visage ; chausé, manteau. Se joue ainsi jusques a huict heures et demie.

Desjuné : bouillon, peu – beurre sur du pain, peu – beu, peu.

Amusé jusques a unze heures.

Panade et hachis de chapon bouilly, 28 – mouëlle de veau – perdreau, une aisle hachée avec pain esmié – beu – ne veult point de fruict.-

A trois heures, gousté : cerises confictes, 16 – beu – massepain, deux trenches – beu. Joué. Fait caca jaune, mol, asses, comme le matin.

A six heures, soupé : panade et hachis de chapon bouilly, 33 – poulet bouilly, l'espaule d'une aisle – beu – perdreau haché, quatre queuillerées – massepain, une trenche – beu.

Amusé jusques a huict heures.

Pissé, desvestu, mis au lict ; conserve de roses ; s'endort jusques a sept heures après minuict.

(14 septembre 1605) Les notes sont prises par Jean Héroard.

Le XIII^{me} Mercredy. Esveillé a sept heures et trois quarts après minuict, doucement. Se joue a ses petits chiens de verre que ma femme luy avoit donné, les faict rouler queue a queue de hault a bas, long de sa petite table. Le petit suisse de poterie que je luy avoit donné se casse les deux jambes. « I fau, dict-il, le baillé a Mautailé pou les i (luy) recoude (dre) », c'estoit le tailleur de M^e de Montglat. A huict heures et demie, chaussé, levé ; bon visage, guay. A neuf heures, prié Dieu . Va en la chambre de Madame, la trouve mangeant sa bouillie.

Desjuné : bouillon, 22 – « Madame, graton, graton tou deu », dans ma poislon- beu, peu. « Allons m'habillé a ma chambre ». Vestu, coiffé. Caca au bassin, jaune, fort mol, puant, asses. A dix heures, demande « a boire, a boire » ; beu. Mené a la chapelle, ramené et, a unze heures et demie, disné : panade et hachis de chapon bouilly, 11 – beu – Se joue avec du cocombre sur son assiette, le coupe en morceaux, les renge : « Vela une maison ». Avec des croustes de pain en faict des trompes, appelle les chiens – beu – perdreau, une trenche ; ne faict que se jouer – beu- mains nette ; « aba ; gache a Dieu amen ». Fai caca jaune, fort mol, asses.

Amusé jusqu'à trois heures.

Gousté : cerises confictes, 16 – poire a deux testes, 1 dans le syrop des cerises – beu, peu- massepain, une trenche.

Amusé jusques a cinq heures. Mené par le pont de la chapelle aux terrasses ; descendu au parterre : « Allon voir Orphée », y mene le Sr Francino. Ramené, par la salle et le mesme chemin, au château a six heures et ung quart.

Soupé : panade et hachis en tourte, 20 ; se jouant avec deux queuilleres sur la vaisselle – mouelle de veau, ce qui s'en peut tirer – beu- perdreau, deux trenches et demie- « I (il) e ten ten (temps) d'allé (er) boire »- poire cuicte, peu ; peu de sucre. Se ressouvenant de ce que ma femme luy avoit dict. le jour precedent : « Maman ga peuva (plevra) ti le jou (jour) de me noce (mes

nopces) ? » M. « Ouy Mr, si vous estes friand. D. Ho je sui icy a couver (ert) ». -beu, peu ; mains nettes : « aba ; gache a Dieu amen ».

Amusé doucement jusques a huict heures et demie.

Pissé, desvestu, mis au lict ; conserve de roses, asses. Demande instamment a boire. Je luy demande s'il en demandera plus si on luy en donne. D. : « Non ». beu. « Maman ga je n'aurai pa demain soi (soif) ». Pouls ung peu léger, chaleur bonne ; chanté ; s'endort a neuf heures jusques a sept heures après minuict.

La charge du médecin est très contraignante et elle implique en principe qu'il soit auprès du Prince tous les jours de l'année. En 1605 Héroard est absent plus de quatre-vingt dix jours pour maladie ou déplacements à Paris ou dans son domaine de Vaugrigneuse. En 1610, année bouleversée par l'assassinat du père du Dauphin, il n'a que dix jours d'absence. En moyenne, sur plus de neuf ans, il est absent 6,7 % du temps. Il a donc formé certaines personnes à tenir le registre en son absence, M^f le Maréchal des Nourrices, l'Aumônier, le sieur Dumont ou Renard... Mais c'est en fait « *l'apoticair du Daulphin* », M^f Guérin, qui assume généralement l'interim, selon le strict point de vue du régime d'hygiène minimum.

Dans l'exemple de Guérin ci-dessus, les seules indications qui ne relèvent pas des consignes minimales sont les indications liées à des occupations de l'enfant (*se joue, amusé*) ou à des manipulations du corps du Prince (*chaussé, desvetu, mis au lict*).

Le 14 septembre 1605, quand Héroard revient auprès du Dauphin et reprend « *son écriture en son registre* » il est beaucoup plus précis et systématique que Guérin. Il mentionne dans son registre, précise-t-il, des « *accidents concernant la santé et infirmité du Prince.... Y joignant l'ordonnance et la sage application des remèdes, ensemble le récit et observation de ses inclinations et appétits particuliers, le tout si exactement et simplement décrit....* ». L'auteur signale qu'en aucun cas il n'a voulu faire œuvre d'annaliste mais qu'il n'a « *laissé passer aucune parole ny action*

remarquable » afin de créer « *comme une riche et agréable tapisserie* », différente d'une histoire « *qui pourra servir de modèle et d'instruction a ceux qui auront à l'advenir la conduite de la santé et éducation des Princes, estant meslé du Medecin, du Politique, du Moral, mesme de méthode a tous pour l'eslevation des enfans* ».....(Introduction).

En plus des indications prioritaires, il note divers témoignages concernant les activités du Dauphin, ses humeurs, ses interactions langagières avec sa nourrice, sa gouvernante et ses femmes de chambre, le Roi et la Reine, ainsi qu'avec les autres acteurs de sa vie quotidienne.

Le médecin donne plus d'indications quantitatives pour les items obligatoires, il note systématiquement les prières et les actions de grâce à chaque collation ainsi que des rituels langagiers tel « *aba* » (« à bas de la chaise ! ») qui marque la fin du repas. Il détaille toute une série d'actions et de paroles accompagnant réveils, couchers et repas.

Dans l'exemple ci-dessus du 14 septembre, nous notons en particulier deux courts dialogues, illustrant deux formes d'interrogation, l'une directe (D. avec M^e de Montglat) et l'autre indirecte (Héroard à D.).

Le médecin est celui qui dit « *je* » tout au long de la rédaction du registre habituellement écrit en français. Seules certaines incises, et quelques notes en marge ont en latin (*pueriliter, mirandum, facetum, graviter subito et aliud agens ...*).

Questions et Réponses, un moyen d'appréhender la conversation adulte/enfant dans ce corpus :

Les modalités d'insertion du dire représentées dans le journal sont :

- monologiques pour des micro-genres divers (récits de rêves, récits de chasse, chansons, prières en latin et en français, anecdotes,, créations ou récitations de quatrains, sagesses)
- dialogales, exclamatives, interrogatives ou injonctives (demandes d'information, ordres, altercations, disputes, conversations ...).

Le choix de la formulation interrogative pour cerner des noyaux conversationnels est lié à son caractère essentiellement interactif, au moins en son principe. En effet, avec le temps, après 1608, puis à plus forte raison après l'assassinat du père du Dauphin en mai 1610, l'interactivité très présente auparavant dans le corpus s'éteint de même que la relation entre l'enfant et son médecin se distend en fonction des impératifs liés à l'âge, aux occupations et aux déplacements du jeune Roi, à l'étiquette de plus en plus contraignante.

Tous les passages dialogués ne sont pas forcément en italique et ne sont pas toujours encadrés par des guillemets ; les marques d'interrogation sont parfois absentes et des points d'interrogation ou d'exclamation apparaissent tantôt avant tantôt après le guillemet fermant.

Les 4^{ème}, 5^{ème}, 6^{ème} et 7^{ème} années de vie de l'enfant sont les plus documentées en ce qui concerne les noyaux interactifs centrés sur des interrogations directes ou indirectes du dauphin ou de l'un de ses interlocuteurs. Nous observons :

- des segments isolés comprenant uniquement une question (Q) :

(23 octobre 1604)... *s'esveille un peu disant « Ai je diné »*....

- des segments liés correspondant à une question et à sa réponse (Q/R) :

La question peut être spécifiquement adressée ou non avec précision du prénom, de la fonction, de la qualité de l'interlocuteur.

(7 mai 1605) « *Maman ga qu'e c'a dire ton rene adviene?* » *M^e de Montglat luy donne raison.*

- des séquences conversationnelles organisées en saynètes autour d'un problème précis et incluant au moins une question et éventuellement une ou des réponses :

(30 mai 1604) durant le repas de midi : *Il demande si c'est asperges, je luy dis que non. D. « Pouquoy ? » H. « Pource, Mr, que les asperges font devenir les enfants opiniastres ». D. « E cela, ceste hebe (herbe) jaune ? »*

H. « *Celle-là faict les enfants sages* ». *A ceste heure-là, il la prend et la mange* .

- des séquences isolées relatant des rencontres conversationnelles liées à des questions en série, par exemple des prises d'information du Dauphin auprès de diverses personnes (nourrice, capitaines, harquebusiers, chasseurs, vendeurs ambulants, maçons, gentilshommes servant ...).

- de longs dialogues avec des familiers par accumulation de questions (séries de demandes d'étrennes, de cadeaux ou de fonctions pour les adultes, séries de questions en chaîne à propos d'un personnage, d'une représentation imagée ou de la signification d'un mot pour le Dauphin...):

(6 octobre 1605) *Je (Héroard) luy monstre la planche où sont les vers a soye, où il y a l'empereur Justinien assis dans une chaise. « Mr, luy dis-je, voilà l'empereur Justinien ». D. « Qui e ti ? » H. « Mr, c'estoit ung grand empereur. » D. « Sasseié (s'assaiet) ti d'avan le (p)rince comme moy ? » H. « Oui, Mr ». Il le frape. « Mr, dis-je, il fault pas fraper, c'estoit ung grand empereur qui commandoit aux princes et aux rois ». D., soubdain : « Commandé (oit) ti a apa? » H. « Non Mr, papa n'estoit pas encore au monde, mais il commandoit a ceulx qui estoit en France où papa commande a ceste heure. » D. « E a moy? » H. « Mr, non, il ne y a pas long temps que vous estes nay. » D. « E ti mor (mort)? » H. « Ouy Mr, il y a long temps. » - D. « Se faisé ti decaussé (deschausser) pa de prince (ces) ? » H. « Non Mr, ouy bien par des gentilshommes. » D. « Le gentishome decaussé (deschaussoint) ti le prince comme moy? » H. « Ouy Mr. »*

Qui parle à qui ? Les interlocuteurs du Dauphin d'après le registre :

Les notes d'Héroard ne permettent pas toujours de savoir qui s'adresse au Dauphin ou à qui il s'adresse ; parfois les formes inclusives (*nous* ou *on*) signalent qu'il s'agit de proches de sa maison. D'autres formes (*quelqu'un*, *on* exclusif) sont encore moins précises et il est parfois difficile de reconstruire l'éventail de ses interlocuteurs à partir des questions, entre deux

en 1601, une soixantaine en 1605, une quinzaine en 1609 et 1610. Il en est de même pour les personnes qui interrogent D ; une en 1603, environ soixante-quinze en 1604, une quinzaine en 1609-1610.

Nous remarquons que :

- . les questions adressées précèdent les questions du Dauphin,
- . que sa première question notée est une répétition, quelqu'un lui soufflant un modèle de question à poser à un ambassadeur,
- . que le pic des questions se situe en 1605-1606 lorsque le Dauphin a 4-5 ans,
- . qu'il y a une réduction drastique des questions notées au moment de la « transmission du pouvoir d'éduquer » au gouverneur et au précepteur.

Nous notons également qu'il y a une certaine évolution dans la prise de note d'Héroard et dans sa manière d'obtenir des informations sur ce qui se passe en son absence.

Néanmoins un groupe stable de cinq personnes se retrouve assez régulièrement en interaction questionnante auprès de l'enfant : la nourrice, M^r de Ventelet, M^c de Montglat, Héroard, Le Roi ; et en moindre part l'Aumônier, M^{le} de Ventelet et la Reine.

Le dialogue le plus illustré dans cette continuité est sans conteste celui entre le Dauphin et le médecin (Respectivement 520 questions pour Héroard et 374 pour le Dauphin, Total : 894).

Tableau quantitatif des questions des deux interlocuteurs entre 1602 et 1610 :

Interloc	1602	1603	1604	1605	1606	1607	1608	1609	1610
Héroard	1	1	46	221	107	53	81	8	2
Dauphin			25	136	116	55	33	6	3

D'après le registre, les questions auto-notées d'Héroard s'adressent presque toutes au Dauphin ; les questions que le Dauphin lui adresse constituent plus de la moitié de ses questionnements certaines années mais seulement le

dixième en 1610. Ce dialogue médecin-enfant royal occupe près du tiers du corpus des questions relevées sur les dix années et en constitue le pivot central. Il est bien sûr également intéressant de suivre le dialogue entre le dauphin et ses sept autres interlocuteurs privilégiés.

Le dialogue questionnant Héroard-Dauphin tel qu'il est évoqué par ces notes peut se répartir en trois parties :

. 1601-1603 : La question ne s'insère exceptionnellement dans un discours d'observation du développement physique, des stigmates corporels et des progrès du jeune Dauphin.

. 1604-1608 : Le corpus des questions est très fourni et culmine en 1605. Le questionnement est un moteur dans l'apprentissage du langage du Dauphin et dans la pratique « pédagogique » du médecin.

. 1609-1610 : Le premier janvier 1609, Héroard remet au Dauphin un exemplaire de *l'Institution de Prince* et il semble dès lors s'effacer à l'arrivée sur le devant de la scène du précepteur et du gouverneur de l'enfant.

Dans les conversations des quatre premières matinées de *l'Institution* Héroard avance que ses compétences de médecin et son expérience du milieu de la cour le légitiment comme auteur pour exposer avis et préceptes. Le médecin est compétent pour soigner ses clients du fait de sa connaissance du corps humain et par extension, il est habilité à donner des conseils sur le gouvernement de l'Etat considéré comme corps social. Le prince est un miroir pour ses serviteurs, il sert d'exemple au peuple et inversement il reflète le peuple, tout en devant à la grâce de Dieu et à l'élection de sa famille le gouvernement des affaires de l'état. Les quatre premiers entretiens détaillent l'éducation (l'institution) du Dauphin jusqu'à douze ans et il n'y a pas lieu, tout d'abord, de traiter l'enfant royal autrement qu'un jeune noble ou qu'un jeune fils de notable ; à partir de cet âge, l'enfant sera peu à peu associé par son père, le Roi régnant, aux affaires politiques. Les deux derniers entretiens constituent une sorte de traité de

gouvernement, et détaillent comment le prince doit se choisir un lieutenant général pour le seconder dans la paix comme à la guerre, comment il doit choisir lui-même les membres de son conseil, ses soldats, ses capitaines, ses gouverneurs et même ses espions. La réponse-clef finale de l'Institution ne doit pas faire illusion (le Connais-Toi Toi-Même présenté comme directive ultime), le prince est ici présenté comme un « *théologien* », doublé d'un juge et d'un stratège, soutenu par sa *Foi* dans le Dieu de l'ancienne religion et en la *Justice*, et non comme un *Prince philosophe*. Les qualités à développer chez le Prince sont : « *piété, prudence, savoir, vertus héroïques, prudente conduite et vertueuse vie* » ; elles devront lui assurer bon conseil, amis, argent et l'aideront à concevoir de bonnes lois.

La mort violente d'Henri IV en mai 1610, alors que le Dauphin Louis n'a pas encore atteint l'âge de neuf ans, troublera le programme d'éducation qui, jusqu'en 1609, s'est à peu près passé comme l'indique Héroard dans l'Institution.

Les quatre premières matinées de l'Institution fonctionnent comme commentaires méta-théoriques du Registre d'Hygiène, conçu comme témoignage d'observables et ne comportant que très peu de segments méta-explicatifs.

Au début de 1609 le diagnostic du médecin concernant la complexion de son jeune protégé est précis : « *Il est de complexion sanguine, mêlée de colère, le sang surmontant celle-ci, et d'un mélange si proportionné qu'il nous fait espérer en lui, avec la santé, la longueur de vie ; il a un corps bien formé, son esprit est vigoureux et son corps fort.* » Héroard précise au gouverneur qui s'inquiète de ce caractère colérique du Dauphin : « *Colère, j'en ai parlé en médecin, non en philosophe moral ou théologien. Les médecins considèrent quatre parties en la masse du sang : l'aqueuse, la mélancolique, la colérique, et celle-là qu'ils nomment proprement sang ; tout est sanguin, colère de température* ».

Héroard s'exprime donc d'abord en médecin, puis en chrétien, en pédagogue philosophe et en homme de Cour, instruit par son métier, son expérience et ses lectures.

Le dialogue médecin-Dauphin :

Le Registre rend compte d'espaces temporels journaliers récurrents permettant d'ordonner des rituels langagiers. Le médecin ayant particulièrement porté attention aux premières occurrences de comportements et à des faits relativement exceptionnels, il ne faut pas attendre un degré important de répétition dans les notes ; néanmoins, au fil du temps, le retour de certains segments, la mise en regard de saynètes animées par divers interactants laissent deviner l'existence de véritables routines conversationnelles. Nous observons ainsi le rôle joué par Héroard en temps ordinaire ou en cas de maladie auprès du Dauphin qui dit de lui : « *i gueri tou le monde* ».

En temps ordinaire :

Avec des variations notables suivant les années, se dessine un discours ritualisé relatif au service du médecin, en début et en fin de journée, aux moments du lever et du coucher, durant les différents repas (« *desjuner, disner, gouster, souper* »).

Le lever : Entre le réveil et le « desjuner » se déroule un espace plus ou moins long, à fonction souvent rétro-active, pendant lequel il est question de la nuit, des événements liés à la garde du prince (absence de personnes de garde, bruits, incidents, réveil...) ou à sa façon de dormir (nuit agitée, réveil en sursaut, cauchemar, impossibilité de se rendormir, jeux nocturnes, somnambulisme, rêves...). C'est un moment d'observation régulier de l'état du corps du Dauphin (état général, observation du teint du visage, chaleur corporelle, pulsations du pouls, observation des substances évacuées, couleur, odeur, consistance, quantité). Dans la petite enfance, c'est un moment privilégié d'apprentissage des routines d'adresse.

Les songes :

(28 mars 1608)... *A neuf heures, desjuné beurre frais sur une tranche de pain entière – beu. En desjunant, je luy demande ce qu'il avoit veu en son songeant, D. « Un homme habillé de blanc ». H. « Mr, que vous a il dict ? » D. « Rien ». H. « Mr, que luy avés vous dict ? » D. « Qu'il esté (estoit) un so » et n'en voulust dire autre chose.*

La nourrice, qui dort auprès du Dauphin, est souvent la première dépositrice des récits de rêves, soit qu'elle interroge l'enfant, soit que le Dauphin lui signale simplement qu'il a fait un songe. Le médecin revient alors sur le récit au moment du déjeuner ou en obtient exceptionnellement la primeure en posant une question de routine. Son questionnement est précis et replace l'événement du rêve entre réel et irréel, provoquant au besoin précisions et associations.

Le Pouls :

(19 avril 1606) : ... *se joue avec ses chevaux de Flandres. Je luy manie le pouls et demande : « Petit oiseau avés-vous bien dormy ? » D. « Oui, oui » H. « D'ou estes vous petit oiseau ? » D, parle du jargon, en fin, il dict : « De Babarie de Tatarie (Bar, Tar).*

Le médecin apprend ainsi, par l'intermédiaire du poignet, identifié à un oiseau-parleur, que son jeune patient a mal dormi.

(25 octobre 1605) : *A huict heures, je luy manie le pouls : bon, bien egal ; chaleur bonne, et luy disant : « Petit oiseau, avés vous bien dormy ? » Il repond pour le pouls : « Oui, oui », greslissant sa voix. H. « Avés vous toussé ? » -D. « Oui, oui bien for (fort) mai on m'a donné du suque (succre) e de jou et de nui (nuict). » A huict heures et demie, levé ; bon visage, guay ; vestu, coiffé ... desjuné...*

Le même rituel s'observe à rebours le soir **au coucher**, l'enfant est dévêtu, fait ses besoins, prie Dieu et s'endort plus ou moins facilement, sollicitant jeux, récits ou lectures auprès de sa nourrice ; le médecin observe le visage, le pouls, la chaleur du corps.

A ces occasions où l'enfant est dénudé apparaissent des interactions relatives au sexe de l'enfant, si valorisé sur le plan dynastique et promis dès la naissance à sa future épouse, l'Infante d'Espagne, fille de l'un des ennemis héréditaires du Roi. Figure d'objet partiel, « *la guillery* » du Dauphin est le premier objet de la première question du médecin adressée au bébé (12 décembre 1602) « *Ou est le mignon de l'Infante ?* » ; elle participe à des jeux de « coucou, là voilà », à des pratiques exhibitionnistes, à des interactions à tonalité castratrice alimentées par les adultes de l'entourage princier.

Les temps de repas et de collation :

Ce sont des moments liés à des interactions prescriptives autour du thème de la nourriture et de la boisson. Durant la petite enfance, ce sont également des moments d'acquisition des prières car l'aumônier les récite à haute voix et le Dauphin les révisé, du nom de différents objets, des animaux tués à la chasse pour être servis au repas, ainsi que des façons d'accommoder les plats.

Le médecin observe la nature et la quantité des mets que Louis mange, il est particulièrement attentif aux réactions de l'enfant à leur aspect, à leur goût, ou à leur digestion ; il surveille ses boissons. L'enfant demande si ce qu'on lui sert est bon, s'il y a danger à en manger ou à en boire.

(4 avril 1604) *Je luy demande : « Monsieur avez vous bien desjuné » ? D « Ouy ». « Et qu'aves vous mangé » ? D « A boire » « Et quoy encore » ? D. « Du hachi du paté de bateau ». « Avez vous dit graces en musique » ? D « Ouy ». « Comment » ? « Laudate Dominu one gentes. Gache a papa (ce sont les graces de Papa ».*

(29 décembre 1605) « *Moucheu Euoua i a ti dangé que j'en mange ?* »

De même que le médecin, les gentilshommes servants s'intéressent de plus en plus à ce que le Dauphin préfère (fruits, pain, tisane ou vin d'oseille, sucre...) afin de pouvoir de mieux en mieux devancer ses désirs.

(24 janvier 1609) *Demande a boire : je luy demande duquel il aimoit le mieux : ou du vin Guerin ou de l'autre. D. « De l'aute (tre) ». C'estoit du vin d'Isancy.*

L'enfant n'est pas encouragé à boire du vin mais peu à peu, après la mort du Roi Henri, il va boire du vin « trempé » d'eau ou de l'hypocras, ce qu'Héroard va remettre à sa « discrétion ».

Les derniers questionnements du Dauphin devenu Roi notés en 1609 ou 1610 concernent majoritairement ces manières de table ; devant les réponses évasives ou paradoxales du médecin, l'enfant commence à désobéir à son mentor.

(11 novembre 1610) *Me demande s'il n'y a point de l'hypocras et s'il y a du danger d'en boire et y tremper du pain. Je dis que non, le prenant fort trempé... Me demande s'il en peut boire. Je luy dis que non. Le faisant tremper luy-mesme ; beu fort trempé, ung grand coup « vela qui est bon ».*

Les rations du Dauphin sont, à proprement parler, comptées ; on lui signale quand il mange trop. Parfois aussi, il ne veut pas manger la ration qui lui est imposée ; son entourage a alors recours à des routines qui sont encore utilisées dans les familles de nos jours...

(27 octobre 1606) « *panade (13) : par artifice pour l'amour de papa, de maman, de maman ma fille, de Madame, de M^e de Montglat, de moy : n'en voulant plus, M^e de Montglat luy dict : « Pour vostre fontaine... ».*

Durant l'été 1606 par exemple, l'enfant apprend les noms des vents et des points cardinaux en disposant des noyaux de cerise sur son assiette qu'il fait tourner comme une aile de moulin.

En temps de maladie :

L'enfant est sujet à de brusques changements d'états, il blêmit ou rougit, a des malaises, de forts maux de ventre, des diarrhées ; il tousse parfois, a mal aux dents ou au cœur. Comme tous les enfants il se fait des égratignures, tombe parfois et s'écorche.

(9 décembre 1609) *Blesmit, s'endort ; je luy demande s'il se treuvoit mal.*
D. « *Ouy la* », *me monstre le costé droict du ventre, « mai c'e que le Roy mon pere m'a fai diner avec luy, il este (oit) deux heures e j'avé (ois) faim »... « je me plains pas sans raison ».*

Quand l'enfant change ainsi rapidement de couleur ainsi, le médecin le palpe et tente de lui faire définir précisément où il souffre en montrant sur son corps le lieu du malaise (mal au cœur--->estomac, mal au cheveu --->tête, estomac --->ventre, bouche --->dent.)

(13 juillet 1606) *Je luy maniois le foie.* D. « *Que faite vou la (vous là) ? Vou me voulé (és) chatouillé (er) ?* ». H. « *Non Mr, c'est pour manier vostre foie, pour voir s'il est bien* » D. « *Eti là ?* » H. « *Oui, Mr, et vostre rate est de l'autre costé. Mr, sçavés-vous bien où est vostre cœur ?* » D. « *Il e (est) a la chambre de ma petite sœu (sœur)* ». *C'estoit de la nourrice de la petite Madame dont il estoit amoureux ...*

(5 avril 1605) *Ne se veult point lever, veult disner au lict, dict : « Je sui malade ».* je luy demande : « *Mr, où avés vous mal ?* » D. « *J'ai mal au cœur (cœur)* », puis bien après : « *J'ai la fiebvre* ». H. « *Mr, où l'avés vous ?* » D. « *Au cheveu (eux)* », piteusement.

Le médecin commande alors des linges chauds, fait préparer des onguents, des potions ou des tablettes pour le petit malade qui lui pose des questions concernant les remèdes (potions, emplâtres) et les instruments utilisés pour les confectionner (pilon et mortier, substances diverses). A l'occasion il retire une écharde, soigne une entorse, essuie un œil larmoyant.

Héroard donne des indications précieuses concernant la rigueur des saisons. Et nous savons par ses notes que le climat de Paris est alors malsain, miné par une épidémie de peste ; il arrive ainsi que l'enfant soit consigné à Fontainebleau car la peste se rapproche même de Saint-Germain-en-Laye.

Les troubles du langage :

En plus des maux de ventre fréquents du Dauphin, Héroard signale à partir de 1604 ses problèmes d'élocution ainsi que sa propension à mâchonner sa

langue, problèmes dont on ne sait exactement s'ils sont ou non le résultat de la section du filet de la langue qui a été pratiquée dès le lendemain de sa naissance (28 septembre 1601) du fait de ses difficultés à téter sa nourrice.

Le 22 décembre 1609, son bégaiement est devenu une préoccupation familiale et la Reine sa mère veut lui faire recouper le filet ; « *il fust jugé qu'il n'en avoit pas besoing ; il croignoit qu'on luy voulust couper la langue qund on la luy faisoit tirer : D. « Comment me la veult on coupé (er) ? » et commençoit d'en pleurer »*.

Deux séries de mentions d'Héroard sont assez paradoxales car tout en affirmant le caractère chronique de ces deux affections, elles semblent remettre partiellement en cause l'apparente précision de la transcription du langage du Dauphin par le médecin au fil des années.

Le mâchonnement de la langue est lié à un problème de macroglossie (6 mentions entre 1601 et 1606).

(26 mai 1606) *Se joue a la guerre a l'accoustumée... Il n'est pas croiable avec quelle ardeur il la défend. Il se y porte en tout rougissant et mordant sa langue selon sa coustume .*

Les phrases qui mentionnent l'aspect coutumier de ce geste apparaissent dans des contextes d'excitation et de colère dues à une morsure, à une rivalité avec ses demi-frères, ou à des conflits avec sa nourrice : « *maschant sa grosse langue comme il avoit accoustumé de faire quand il faisoit quelque chose avec ardeur »*– (31 juillet 1606).

Le 2 octobre 1614, majeur depuis le 27 septembre, le jeune Louis vient faire une proclamation au Parlement de Paris ; Héroard signale qu'il y a parlé « *hautement, fermement, nettement et sans bégayer »*.

D'après un de ses derniers biographes (Petitfils 2009) « *à mesure qu'il grandissait il souffrait de son bégaiement qui le rendait différent des autres enfants. Il lui arrivait parfois de repousser sa langue dans la bouche lorsqu'il avait fini de parler. Un jour, raconte son second précepteur, Le Fèvre, ne pouvant sortir à son gré de je ne sais quel mot, il s'empoignait le*

visage de ses mains, à demi en furie de ne pouvoir prononcer comme les autres ».

Ces deux évènements qui se situent en aval par rapport à notre corpus signalent que le bégaiement de Louis semble avoir subsisté mais qu'il semble avoir été également compensé dans un rapport assez heureux avec l'écrit.

Les 23 mentions précises du bégaiement du Dauphin entre juin 1603 et décembre 1609 évoquent différents types de bégaiements.

Les premières mentions du terme (*begayant, begaiement*) évoquent en fait des répétitions, habituelles chez l'enfant jeune, et montrent que les exigences de l'entourage, propre à railler de tout, sont particulièrement élevées vis-à-vis de l'acquisition du langage. En août 1603, l'enfant, qui n'a pas encore deux ans, pratique déjà avec un spécialiste une véritable orthoépie : *On luy faict prononcer les syllabes a part pour après dire les mots.*

A un an et demi, le Dauphin « *commence à se faire entendre en son jargon bégayant* » ; lorsqu'il a 23 mois Héroard signale « *son jargon et bégaiement difficile à entendre* ».

L'entourage comprend mal la manière de s'exprimer de l'enfant, et traite ses simplifications et reduplications de bégaiement, ce qui n'apparaîtrait pas étonnant de nos jours.

A partir de janvier 1604 et jusqu'en 1607, le bégaiement est noté dans des moments particuliers, soit de manière directe sous forme de transcription des duplications, soit sous forme de commentaires.

Le 12 septembre 1605, le matin, le Dauphin joue avec des figures d'échecs qui représentent ses parents (roi et reine), il fait les demandes et les réponses « *Comment se pote le Papa ? I se pote bien. D'où vené vous ? De la Cour, Que dit-on ? Que ..., que, ... que Le Roy ne veu pa descende* ».

Héroard signale qu'il begaye « *d'aspreté en parlant* », « *d'ardeur* », « *de courage* ». Tous les exemples répertoriés situent les épisodes de bégaiement

soit dans des phases d'excitation liées au dialogue ou dans des récits de scènes de bagarre, soit encore dans des moments où il doit improviser dans un style un peu relevé. Ces épisodes sont interactifs mais n'apparaissent qu'exceptionnellement en contexte de question / réponse.

A partir de mai 1606 l'expression « *beguaiant comme il le faisoit souvent* » apparaît en commentaire et montre, comme pour le mâchonnement de la langue, que le médecin n'en signale pas toutes les occurrences.

Le bégaiement est parfois clonique (répétition de mots ou de syllabes) dans des contextes d'affirmation de soi (*je* x3, x6, *non, je* x4 ; *pou* x3, *mai* x2, *he* x3, x3, *ni* x4, *a* x5, *que* x3, *ten* x2) et parfois tonique avec un arrêt brusque du débit suivi d'une explosion de désespoir.

Les notations indiquant des hésitations dans la parole signalent une forme mixte ou atténuée troublant le rythme du débit verbal, et confirment un bégaiement d'évolution qui perdure dans certaines situations.

La fonction d'interlocuteur privilégié d'Héroard ne se confond pas seulement, surtout durant les années 1605 à 1608, avec sa fonction d'hygiéniste ou de soignant ; cet homme mûr est également un observateur participant au développement langagier du Dauphin et à une certaine régulation de ses humeurs changeantes du fait, entre autres, de ses pratiques de questionnement. En faisant expliquer à l'enfant la cause de ses colères et de ses emportements, il le conduit à verbaliser au moyen de mots précis ce qu'il ressent dans le quotidien de ses échanges conflictuels avec ses frères et sœurs adultérins et sa gouvernante pratiquant à son égard, sur ordre de son père, des châtiments corporels.

Le médecin témoigne également de l'apprentissage permanent de Louis qui, depuis le plus jeune âge est curieux de tout.

(21 septembre 1604) *En mangeant, considère l'enrichissement du plancher de la salle, s'enquiert des histoires qui y sont peintes.*

(26 octobre 1604) *S'informe des choses « qu'est-ce ? qu'est cela ? ... quand ? pourquoy ? d'où ? »*

(8 mai 1606) *Il vouloit faire tout et sçavoir tout.*

L'enfant lui fait part de ses découvertes et lui-même l'interroge sur ses acquisitions linguistiques ou techniques (quatrains, noms des machines, des armes, des outils...). La nourrice et l'aumônier se chargent de son éducation religieuse et Héroard accompagne et même suscite par la richesse de la bibliothèque qu'il met à sa disposition sa curiosité vis-à-vis des bâtiments (Vitruve), des animaux, de l'histoire et de la géographie.

Le médecin s'émerveille souvent de la mémoire visuelle de l'enfant, de sa mémoire rythmique et musicale doublée d'une réelle facilité dans les pratiques instrumentale et vocale. Le bégaiement du Dauphin ne semble donc pas lié à un trouble mémoriel et son vocabulaire est riche et précis, s'étendant sur plusieurs registres de langue, sans aucun retard de parole et de langage.

Pour une présentation interactive et non-globalisante du corpus :

Il est toujours possible de faire une étude de la conversation sans recourir à une base de données, et sans chercher l'exhaustivité, par exemplarisation, comme ci-dessus. Néanmoins il nous faut actuellement plaider pour une présentation interactive et non globalisatrice du corpus qui permettrait, à la demande, d'accéder à :

- une meilleure connaissance de la langue de l'enfant-Dauphin et de son évolution à la lumière des bases de données plus récentes concernant l'acquisition de l'enfant francophone (cf. ci-après l'exemple simple de « *Eti jou?* »). A distance, les éléments communs avec l'acquisition actuelle sont nombreux.
- une meilleure contextualisation de l'acquisition de l'image de soi chez Louis ; prompt à imiter tous ceux qu'il voit agir, le Dauphin est friand de jeux de rôle et de jeux de « semblant » ; il joue au soldat, à faire le cocher, le vendeur ambulancier, l'artisan, le musicien... Ces jeux deviennent de véritables exercices mais les adultes, par leur questionnement et leurs

railleries, le ramènent à la réalité de sa naissance et à ce qu'ils nomment son « métier de Dauphin ».

- une meilleure connaissance des formes de notation de l'oral phonétisé nous informant particulièrement sur la phonétisation progressive des pluriels, des 2^{ème} et 3^{ème} personnes verbales, des marques du féminin, des consonnes comme c, l, r roulé, des modifications de timbre de certaines voyelles désinentielles (é, ay, oi...).

vou (vous) ; ave, avé, avés ; épé, espé, espée ; eau, eaue ; pou, pour ; vot, votre ; mote, morte ; fau, faut, fault ; vou pé ti, vou plai ti, vou plait il, vous plaist ti, vous plaist il.... ; e ceu la (ceulx-la) ; qu'a ti fai (qu'a t-il fait ; c'eté, c'etay, (c'estoit) ; j'avé, j'avay, (j'avois) ; i baillé (ils bailloint) ; touvé, trouvé, (treuvé) ; mousseu, moucheu ; cheviteu, seviteu, ...

- un témoignage d'écriture particulière dans une forme de français classique incluant plusieurs registres de langue, avec ses variations de graphie et son dispositif de présentation de l'oral dans l'écrit. (*Orenge, Orange, Aurenge ; Vitry, Victry ; fils, filz ; un, ung ; lui, luy ; aussi, aussy ; palemal, palemail ; lapin, laping ; marmoset, marmouset*)

- un témoignage d'acquisition du français au XVII^{ème} siècle, déjà commenté partiellement par H.Gougenheim en 1931 à partir de l'édition du XIX^{ème} siècle.

L'exemple d'une expression de demande et d'appel du Dauphin en diachronie : *Eti jou* ?

Cette expression apparaît 26 fois dans le corpus entre mars 1605 et juillet 1609 ; elle est prononcée dans des conditions qui ne sont pas directement observables par le médecin, le plus souvent la nuit, entre trois et sept heures du matin, alors que l'enfant a près de lui une personne de service et qu'il se réveille en sursaut pour diverses raisons (cauchemars, besoins naturels, curiosité, somnambulisme...), avant de se rendormir difficilement.

Dans trois cas seulement l'expression est indirecte : *demande s'il estoit jour*, *demande s'il est jour*.

Genèse et devenir

Si nous observons les séquences rendant compte de ce moment particulier du matin entre l'anniversaire des trois ans de l'enfant (septembre 1604) et le 6 mars 1605 (1^{ère} occurrence), nous apprenons que l'enfant se réveille fréquemment entre une et cinq heures du matin, qu'il a pour habitude de « demander de la bougie » et qu'il s'amuse dans son lit avant de se rendormir. Cela ne lui est pas toujours accordé. Le 9 janvier 1605, M^{le} de Ventelet, de garde auprès de lui, « *luy dict* : « *Mr, il n'est pas jour* », alors que c'est précisément pour cette raison que l'enfant demande de la lumière ; des menaces précises sont sans doute prononcées puisque le 31 décembre 1604 l'enfant dit : « *J'ay dormi jusqu'au jou* » *pource que l'on le menaçoit de le luy faire prendre s'il s'esveillait avant le jour*. », ce qui rend l'humeur affective accompagnant l'expression tout d'abord assez angoissée et craintive. Jusqu'au 17 février 1604, Héroard continue à noter les demandes de bougie le matin, puis elles disparaissent en très grande partie au profit de l'expression évoquant le lever du jour, progressivement prononcée dans un climat d'affectivité positive et même de joie. L'enfant se réveille ainsi en chantant pour lui-même ou à titre d'appel la formule qui est maintenant connue de tous.

La formule se décontextualise, elle est alors évoquée à d'autres moments qu'au lever. En juin 1606, une réflexion du Dauphin à l'endormissement signale que sa conduite n'est pas toujours favorisée, il dit avec crainte qu'en aucun cas, il n'a dit le matin « *est-i jour ?* ».

En août 1607, en soirée, au moment de donner à ses soldats le mot de passe qu'ils devront échanger toute la nuit, le Dauphin donne *Eti jour ?* avec bonne humeur puis se ravisant, il propose le nom d'un saint (*St Jacques*), plus conforme au gabarit habituel des mots de passe.

Dans un moment de fatigue et de régression, en mai 1608, l'enfant rejoue avec sa nourrice durant l'après-midi ses anciennes routines du matin, le nîchage, la tétée, l'assoupissement et le réveil simulés liés à la formule qui fait pleinement partie de ce type de séquence.

La demande d'heure (« *demande quelle heure il est* », 16 novembre et 7 décembre 1610), demande de mesure réaliste qui remplace cette formule affective est liée à la prise de conscience progressive de l'enfant, du moins telle qu'elle est reconstruite d'après les notations du médecin, que toutes ses actions sont encadrées de plus en plus étroitement par des règles et de façon quasi cosmique. Orphelin de son père, le jeune Louis va donner le bon jour et le bon soir à sa régente de mère, il va journalièrement à la messe, mange à des heures précises et ses rituels journaliers deviennent de plus en plus semblables à ceux d'un adulte.

Cette formulation se modifie en diachronie : *E ti jou ? ; Eti jou ? ; Fai ti jou ? ; Est i jou ? ; Est il jou ? ; Est il jour ?*

Nous notons ainsi, conformément à ce que nous notons encore dans l'acquisition du français, des traits qui persistent longtemps dans le parler du Dauphin tels l'absence du r final de *jour*, l'absence du l final de *il*.

L'absence de s dans l'écriture de *est*, et du t qui est tantôt noté du côté de l'article (*e ti*) tantôt du côté du verbe (*eti*) est liée à la sonorisation de ces consonnes dans le parler adulte de l'époque.

Les signifiants sonores du verbe être, des désinences du pluriel et des pronoms (vous, nous) sont à l'époque encore très proches de la prononciation latine (nos, vos, est, es, estis ...). Le fait que *servés-vous* apparaisse après *serve vou* semble bien lié à la non-apparition préalable de cette désinence dans le parler de l'enfant, comme dans le parler de certains adultes de son entourage.

Ces faits descripteurs de l'oral disparaissent dans le rendu de l'expression au discours indirect : (*il demande s'il estoit jour...*).

Une présentation sous forme de base de données de ces échanges question-réponse permettra de rendre plus précisément compte des éléments interactifs présentés par le registre et de déterminer l'influence à court et long terme du contexte temporo-spatial et pragmatique sur la formulation des questions et réponses :

Il s'agira non seulement de souligner qui dans ce registre interroge qui ? Mais à quel propos ? A quel moment ? Dans quels lieux ? et selon quelles modalités ?

Bibliographie :

Egle Becchi, Dominique Julia, (Sous la direction de), Histoire de l'Enfance en Occident, Tome 1 : de l'Antiquité au XVII^{ème} siècle, Seuil, 1998.

R.Chartier, Capter la parole vive, la notation de la musique de la parole, fichier .mp3, conférence de rentrée 2008, sur le site du Collège de France.

Hélène Duccini, Les mises en scène de Louis XIII dans l'estampe, de 1601 à 1643, symbolique d'intégration. (En ligne sur le site <http://cour-de-France.fr>)

Isabelle Flandrois, L'Institution du Prince au début du XVII^{ème} siècle, Histoires, P.U.F., 1992.

Henri Gougenheim, L'observation du langage d'un enfant royal au XVII^{ème} siècle d'après le journal d'Héroard, in Revue de Philologie française consacré spécialement à l'étude du français à partir de 1500, Paris, Librairie ancienne H.Champion, ed, 1931, t.XVIII.

Jean-Christophe Petitfils, Louis XIII, éditions France Loisirs, 2009 (avec l'autorisation des Editions Perrin, 2008).

M-Ch.Pouder, Intervention au Colloque Transcription de la parole Normale et Pathologique, organisé par le Groupe Acquisition et Handicap de l'Université François Rabelais de Tours (France), décembre 2000, « La réduction des variantes en acquisition et en pathologie du langage chez l'enfant ».

